

Son côté sombre



DIDIER VERT

Didier Vert

Son côté sombre

© Didier Vert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8958-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

Moins si affinités 2020

Toutes mes condoléances, Madame 2021

Roll 2022

Jeanne 2023

À Jean Laffin

1

Les gens du quartier les plus respectueux le surnomment “le toutou du procureur”. Leur maison se trouve plutôt éloignée de la mienne. Aux abords immédiats, il est traité moins respectueusement de clébard du juge ou de clebs de palais, sous-entendu du palais de justice.

Je ne sais pas si j’ai l’ouïe fine ou si les gens parlent trop fort mais tout arrive par se savoir.

J’ai rapidement compris que mon chien est depuis longtemps au centre des préoccupations de mon entourage.

Je ne fréquente pas ou très peu mes voisins. Je considère qu’ils passent leur temps à se chercher systématiquement des poux. Il faut reconnaître que chacun prête régulièrement le flanc à la critique par son incivilité.

Certains, sans vergogne, laissent envahir leurs bambous au-delà de leur propriété.

D’autres, parfois les mêmes, utilisent en fin de journée, à l’heure de l’apéritif, leur assourdissant souffleur.

Il en est qui laissent pousser leur végétation haut dans le ciel, occasionnant privation de vue ou perte d’ensoleillement.

Il y a des férus de jardinage ou de bricolage qui, à l’heure des repas et même le dimanche, utilisent inlassablement leurs bruyants outils à moteur.

On trouve encore des mélomanes qui chantent, jouent d’un instrument ou écoutent de la musique et qui ne savent raisonnablement pas baisser le volume du son qu’ils émettent.

Il y a les jeunes garçons et leur papa qui jouent au ballon en poussant des hurlements.

On trouve aussi un malade mental qui, sous le prétexte de procéder à des

travaux d'envergure dans son habitation, s'est équipé d'un marteau-piqueur qu'il fait fonctionner tous les samedis après-midi dans le but manifeste d'indisposer le quartier. Aux râleurs, il répond vouloir créer des brèches dans ses murs porteurs afin d'ajouter des fenêtres à sa maison. Inquiétant.

Enfin le dernier casse-pieds de la contrée et pas des moindres, c'est mézigue !

Je suis pourtant un type rempli de scrupules qui, dans la vie, est effrayé à tout moment de gêner, de déranger, d'importuner. Je me sens à tout moment timide, réservé, emprunté.

En voiture, au volant, je redoute d'incommoder les autres automobilistes par une vitesse excessive ou trop lente ou lorsque je m'apprête à entamer un créneau.

Au cinéma, je m'affaisse pour ne pas, en raison de ma grande taille, contrarier les spectateurs derrière moi.

C'est dire combien je respecte les autres.

Je suis obligé de me faire violence dans mon métier pour paraître autoritaire, déterminé, sûr de moi, mais dans mon for intérieur, je reste faible, sans personnalité. Un pauvre minable !

Oui, mais voilà, dans mon quartier à Sillingy dans le département de la Haute-Savoie, j'appartiens à la caste des emmerdeurs. Je n'en tire aucune fierté. Au contraire. J'envisage toutes les solutions, même les plus drastiques, pour me sortir de cette mauvaise réputation.

Tout ça par la faute d'Ambroise, un setter gordon mâle noir, m'a-t-on dit, croisé avec un cocker, offert voilà deux ans pour mon anniversaire par ma nièce Emma. À défaut d'une épouse, j'avais besoin, selon elle, d'un animal de compagnie pour égayer mes journées, mieux vivre ma solitude et provoquer de belles opportunités de rencontre lors de ma promenade quotidienne.

Je ne me suis pas formalisé de l'initiative. Après tout, elle traduisait une attitude bienveillante à mon égard. Seul le choix irrévocable du prénom m'a contrarié et me perturbe toujours. J'adore ma nièce mais quelle idée de m'imposer un sobriquet aussi imprononçable dans la rue pour rappeler son fauve à l'ordre ? Je l'invective par des reproches, je le félicite par des caresses, je le hèle mais sans jamais prononcer Ambroise.

C'est ainsi que personne ne sait comment il s'appelle.

Je suis très attaché à lui malgré ses défauts. C'est un bel animal et il ne fait pas peur aux enfants. Mais voilà, il aboie de façon intempestive surtout lorsque je suis absent. Alors je reviens à mon domicile presque tous les midis pour le calmer. Il fugue à chaque occasion et va de temps en temps tuer les poules de la ferme voisine. Ces agissements me perturbent au plus haut point. C'est insupportable. Dois-je envisager de m'en séparer ? Je m'interroge souvent sur cette éventualité.

Je reçois régulièrement dans ma boîte aux lettres des messages de doléances faisant état des nuisances qu'il occasionne. Je répare systématiquement le moindre préjudice financier. Je retiens surtout que par ses grognements, il empêche l'infirmière qui travaille la nuit de se reposer ou des gens qui œuvrent à domicile et qui ont besoin de silence pour se concentrer. Cette situation me désole.

J'ai pris la décision, un peu à contrecœur, de l'équiper d'un collier anti-aboiement. Il s'agit d'un appareil très efficace à impulsions électriques qui fonctionne au moindre grognement. C'est cruel ! Bien évidemment, je le lui enlève dès que je retourne auprès de lui.

Même s'il fait ses crottes dans le jardin ou s'il perd ses poils dans toute la maison, il reste un être très agréable. Je me régale de me promener ou de pratiquer le footing en sa compagnie sur les chemins étroits de Chaumontet longeant la montagne de la Mandallaz. Ce sont des voies empruntées uniquement par les chamois ou les sangliers.

Les premiers aiment brouter tôt le matin ou tard le soir sur la plate étendue herbeuse me séparant des pentes abruptes. En les apercevant, le chien est comme en transe. Je le libère et il court les deux cents mètres le séparant du gibier qui prend la fuite d'un trot élégant pour grimper sur les hauteurs, lorsqu'il arrive à proximité.

Les sangliers sont plus discrets. Ils fréquentent le même endroit mais la nuit seulement. Ce sont eux qui un soir, dans l'obscurité la plus complète sous une pluie diluvienne, ont eu le mauvais réflexe de prendre en chasse mon setter, que je sors régulièrement à cette heure-là, lequel a cru trouver son salut en revenant vers moi. Dans le noir le plus complet, je percevais le galop de plus en plus audible du fuyard et de ses poursuivants. Pris de panique, je me suis mis à courir vers la lumière du premier lampadaire de mon lotissement, le parapluie ouvert orienté sur mes arrières en guise de bouclier. À mon grand soulagement, à

l'approche de la lumière, la meute a interrompu sa traque.

Par ailleurs, ces balades avec mon chien n'ont jamais encore occasionné de croiser la belle personne susceptible de chambouler mon existence amoureuse. Je ne croise que des gens à problèmes qui profitent de l'opportunité pour me soumettre leurs soucis.

Ainsi, pour l'un, c'est un différend avec son patron, pour l'autre, c'est un vol pour lequel il a de forts soupçons sur un voisin, pour un troisième, il s'agit de dégradations répétées sur un véhicule en stationnement, et j'en oublie. J'oriente tous ces malheureux vers la gendarmerie de La Balme de Sillingy. Que faire d'autre ?

Pas un ne s'adresse à moi pour évoquer le bonheur, la passion, l'amour. Les gens sont trop individualistes, trop matérialistes !

Voilà pourquoi, à 48 ans révolus, j'envisage de faire une croix définitive sur un avenir constitué d'une compagne belle et intelligente et d'enfants qui auraient mes yeux bleu azur.

Moi qui durant ma jeunesse avais pour idéal de ne pas perdre ma crinière et devenir un père de famille heureux, je me retrouve aujourd'hui chauve et sans progéniture. Le flop total ! Je n'aurai donc pas réussi ma vie.

Durant mon adolescence, assis en salle de classe, je constatais avec effroi qu'un nombre important de cheveux se déposait sur mes livres ou cahiers ouverts sur ma table. Lorsque je me lavais le crâne, c'était pire, une partie de ma tignasse me restait dans les mains. J'ai d'abord consulté mon coiffeur, puis des dermatologues. J'ai parcouru des dizaines d'articles de journaux ou même des ouvrages consacrés à l'alopecie. J'ai reçu des soins de toutes sortes et même des injections de plasma. La chute a été probablement ralentie mais le résultat est là : j'ai perdu la guerre. Ah si, des poils me poussent sur le haut des oreilles. Je les épile régulièrement.

Cette calvitie me complexe terriblement au point que j'ai fait l'acquisition de perruques que je porte occasionnellement et qui modifient quelque peu mon apparence.

Renoncer à la paternité constitue pour moi la pire des sanctions infligées à tout homme dont c'était l'aspiration la plus absolue.

J'en ai pourtant rencontré durant mon existence, des femmes qui me plaisaient mais elles m'ont toutes échappées. Et même parfois de manière lâche. La

dernière en date, je ne l'ai pas encore digéré, s'est rendue aux toilettes du restaurant où je l'avais invitée. Elle n'est jamais revenue. Sans raison apparente. À quoi bon lui demander des explications ? On ne s'est plus jamais revus. Je ne dois pas être de bonne compagnie. Je dois trop parler ou pas assez m'intéresser à mes interlocutrices.

Sans véritable amoureuse, il reste alors les fantasmes qui m'encouragent encore à croire au meilleur.

Le premier d'entre eux, il habite en face de chez moi ! L'exception qui confirme la règle. La seule voisine fréquentable.

Durant les premiers jours de mon installation dans la maison voilà quatre ans, je l'ai tout de suite repérée. Elle a bien dix ans de moins que moi. Elle est grande, mince, les cheveux mi-longs châtons, de beaux yeux noirs. Elle ne travaille pas. Elle vit simplement, s'habille sobrement. De par son charme naturel, elle est troublante.

Elle est malheureusement mariée et mère de deux jeunes enfants.

Un après-midi d'un mois de juillet voilà quelques années, elle est venue sonner à ma porte, comme par enchantement. Elle était vêtue légèrement mais je n'osais la regarder tant j'étais bouleversé. Elle avait dans les bras une caisse de légumes provenant de son jardin potager. Elle m'a seulement dit :

— C'est pour vous !

J'ai dû lui bredouiller un merci en saisissant son cadeau. J'étais tellement stupéfait de sa visite que je suis resté muet. Elle a quitté les lieux sans que je trouve un prétexte pour la retenir.

Plus aucune occasion de lui parler ne s'est représentée.

J'échange parfois quelques banalités avec son époux chauve comme moi, mais elle n'est pas là ou très en retrait.

C'est une sauvage irrésistible que je n'observe désormais que de loin. Jamais elle n'oriente son regard vers ma maison. J'ai dû la décevoir. Elle reste agréable à contempler ! Même à cinquante mètres de distance.

Mais qu'est-ce qu'il lui a pris de venir m'offrir ses légumes ? Avait-elle une idée derrière la tête ? Et me voilà à m'envoler dans des considérations chimériques. Je ne suis vraiment pas opportuniste. Ma timidité me perdra.

Il y a bien quelques greffières ou des filles du personnel administratif du